

# Les Arméniens au Moyen Âge

Les récents massacres d'Arméniens par les Turcs ont ramené l'attention en Occident sur ce peuple autrefois puissant, aujourd'hui infiniment malheureux, qui, depuis des siècles, se débat sous la plus cruelle des oppressions. La prise toute récente, assez inattendue, d'Erzeroum et l'occupation par les Russes de plusieurs autres cités historiques arméniennes encore en grande majorité peuplées de cette race marquent peut-être la fin de tant de douleurs, de tant d'atrocités. Certes, les patriotes arméniens rêvent déjà, pour la centième fois, de la restauration de l'antique royaume chrétien d'Arménie, mais, assagis par tant de calamités si affreuses, ils regarderaient déjà comme un immense bienfait la création d'une grande province arménienne autonome avec le protectorat moscovite, sous l'autorité duquel vivent déjà leurs compatriotes de l'Arménie russe arrachés depuis des années à la tyrannie turque.

Il n'est pas de race plus mal connue en Occident. Pour presque tout Français, même cultivé, la question est simple : les Arméniens sont des Orientaux infortunés qui, à l'instar des Juifs, font du commerce dans le Levant et que les Turcs massacrent périodiquement. C'est là tout. A Paris il n'existe peut-être pas cinquante personnes en dehors de la colonie arménienne qui possèdent un traitre mot de la glorieuse histoire civile et militaire de cette race si intelligente, si richement douée. On voit toujours l'Arménien courbé de siècle en siècle sous le bâton du Turc et de son acolyte le Kurde féroce. Personne ne se doute qu'à deux reprises pour le moins et durant des siècles la nation arménienne tout entière, armée pour la défense de la religion et de la patrie, a, sous ses rois nationaux, les Pagratides d'abord, plus tard les Roubéniens, lutté avec la plus admirable énergie, dans des milliers de rencontres, contre les redoutables ennemis de la chrétienté qui avaient noms : Perses, Mongols, Tartares, Sarrasins, Turcomans et Turcs. Sous les Roubéniens surtout, à l'époque des Croisades, le royaume de Petite Arménie a prêté aux principautés franques d'Orient, aux princes d'Antioche, aux rois de Jérusalem et de Chypre un appui formidable durant leurs interminables luttes contre les princes musulmans d'Alep, de Damas et du Caire. Laissant à d'autres le soin de raconter les fastes de cette nation arménienne si calomniée, dans les divers domaines de la civilisation, des arts et de la littérature, je voudrais dire ici quelques mots de ce que furent au point de vue militaire au moyen âge ces Arméniens qui, pour la plupart aujourd'hui, passent pour les victimes pacifiques et résignées du plus atroce despotisme.

La première dynastie chrétienne en Arménie fut celle des Bagratides ou Pagratides, c'est-à-dire des fils de Pagrat. Ces princes régnaient en Grande Arménie, c'est-à-dire dans l'Arménie véritable qui s'étend entre l'antiCaucase et la portion orientale de la chaîne du Taurus. Ces rois puissants furent en guerre parfois avec les empereurs byzantins, mais bien plus souvent avec les différents souverains musulmans ou mongols. Il y eut un moment où ils eurent sous leur commandement une puissance militaire de premier ordre. Ils protégeaient alors contre les attaques des nations musulmanes ou barbares les marches orientales de l'empire byzantin en Asie. Leur magnifique capitale d'Ani, dont j'ai visité les ruines il y a vingt ans (1), environnée d'une muraille grandiose, contenait une foule de somptueux édifices aux inscriptions lapidaires taillées dans la plus belle pierre rouge. Un grand nombre existent encore aujourd'hui en ce site tragique sur les bords très escarpés du fleuve Akhourian. Dynastie et capitale sombrèrent au onzième siècle après la plus courageuse résistance, sous les coups répétés des invasions des Turcs seldjoukides.

Plus tard, vers le douzième siècle, une portion de cette nation arménienne, fuyant la domination intolérable du vainqueur, émigra de l'autre côté du Taurus dans l'antique Cilicie. Ce fut cette fraction importante qui constitua au moyen âge le fameux royaume chrétien de Petite Arménie dont l'histoire fut depuis intimement liée à celle des Croisades puisqu'il était à la fois le voisin des principautés chrétiennes de Syrie établies à la suite de la première de ces vastes invasions militaires et la dernière étape des grandes expéditions qui gagnaient la Syrie par Constantinople et l'Asie-Mineure.

La frontière orientale de ce petit royaume se confondait avec celle des terres franques et s'étendait jusqu'à une faible distance de cette vallée de l'Oronte, alors fertile et populeuse, où s'élevait, entourée de sa haute et magnifique ceinture de tours et de murailles, la grande cité d'Antioche, capitale de la principauté de ce nom. L'histoire de ce royaume d'Arménie, de cette petite souveraineté chrétienne du moyen âge, d'abord blottie dans les profondes vallées de l'âpre chaîne du Taurus, puis s'étendant peu à peu jusqu'au rivage du golfe de Cilicie, est des plus intéressantes. Les Arméniens établis, je l'ai dit, en ces contrées vers le douzième siècle, race vivace et énergique, luttèrent incessamment contre tous les envahisseurs : Sarrasins de Syrie, d'Alep ou d'Egypte, Tartares aussi, qui les environnaient d'un cercle de fer. Ils avaient, nous l'avons vu, pour chefs des princes nationaux, les Roubéniens, descendants de Roupène, ou Roubén, d'abord simples princes régnants ou barons, comme les appellent les chroniqueurs francs des Croisades, puis rois véritables, consacrés par l'Eglise de Rome. Leurs sujets, réduits primitivement aux habitants de quelques villages groupés autour des châteaux perdus dans les montagnes, arrivèrent rapidement à une puissance qui

en fit pour les princes francs établis en Syrie d'utiles et puissants auxiliaires.

Grandis et fortifiés de leur côté par l'arrivée inattendue de tant de croisés, les Arméniens s'appuyèrent maintes fois sur eux dans leur résistance désespérée contre les armées musulmanes. Puis, lorsque les grandes catastrophes fondirent sur la Terre Sainte et que le nom même des anciennes principautés de la Croisade eût disparu de Palestine et de Syrie, les Arméniens de Cilicie, frappés eux aussi à mort par tant de désastres, tour à tour tributaires des sultans seldjoukides d'Ico-nium, des khans tartares et des sultans mamelouks du Caire, se soutinrent avec peine quelque temps encore. Ils étaient comme protégés par le voisinage de cet autre glorieux royaume latin de Chypre, qui avait si courageusement relevé dans le Levant l'étendard de la Croix chassé de Syrie par les victoires de Saladin et de ses successeurs. Des princes de la maison de Lusignan remplacèrent même sur le trône d'Arménie les descendants de Roubén. Puis enfin tout fut terminé pour les Lusignan de Chypre comme pour l'Arménie, et l'invasion égyptienne emmenant le dernier roi arménien captif au Caire, transforma en une solitude fumante les pentes sauvages du Taurus et les plaines de la basse Cilicie.

Maintenant la plus grande portion de la nation arménienne, à l'exception de ceux des siens qui sont fixés en masse à Constantinople et dans quelques grandes cités du Levant, occupe encore les villayets turcs situés au nord du Taurus oriental et connus sous le nom de Grande Arménie. Mais beaucoup d'Arméniens habitent aussi les villes de Cilicie au sud de cette même chaîne de montagnes, preuve vivante de la place importante qu'occupe en Orient cette nation si admirablement douée. Tous espèrent que l'ère des catastrophes et des massacres est enfin fermée pour elle, et que, sous l'égide de la Russie, elle pourra enfin suivre de plus pacifiques et plus heureux destins.

Je ne puis ici passer sous silence que, parmi les plus grands empereurs militaires de Byzance, plusieurs furent d'origine arménienne. L'histoire de l'armée byzantine fourmille de noms d'illustres chefs de cette même race. Je répète que je voudrais seulement dire ici quelques mots de l'antique valeur guerrière de la nation arménienne et que je laisse à d'autres le soin de parler de ce que ce peuple si brillamment doué a fait jadis dans le domaine des arts et des lettres.

La capitale de la Petite Arménie, la ville royale de Sis, était située dans la haute vallée du même nom, et bien souvent les princes roubéniens s'y retirèrent tandis que, dans la plaine, passait le flot dévastateur de l'invasion mongole, arabe ou égyptienne, accourue des plateaux de la haute Asie ou des bords de l'Euphrate ou du Nil. Ce fut dans un autre de ces châteaux royaux d'Arménie, dans celui de Gaban, que se joua en l'an 1374 l'acte suprême du drame qui mit fin à l'agonie de l'héroïque royaume chrétien. Derrière ses hautes murailles, le dernier roi d'Arménie, Léon VI, se défendit, durant neuf mois, contre les innombrables soldats égyptiens et éthiopiens du sultan du Caire, Melik Aschraf Shaban. Forcé par la famine à se rendre à discrétion, il vit son royaume anéanti par la plus effroyable des dévastations. Lui-même, longtemps chargé de fers sur le sol d'Egypte, au château du Caire, obtint enfin sa liberté, grâce aux bons offices des souverains d'Aragon et de Castille. Il partit pour l'Occident après huit années de captivité, afin d'implorer, lui aussi, la compassion de l'Eglise et des rois d'Europe, qui le reçurent partout avec le respect que commandait sa grande infortune. Alors commença pour lui une de ces odyssées, une de ces existences errantes et étranges dont la vie du moyen âge nous offre tant et de si curieux exemples. Tour à tour plein d'espoir, caressant les plus chimériques projets de restauration, puis plongé dans le découragement et presque dans la gêne, vivant des subsides des princes d'Occident, Léon VI résida successivement à Rome, à Madrid, à Londres et à Paris où il finit par mourir, le 29 novembre 1393, dans le palais des Tournelles, rue Saint-Antoine, vis-à-vis de l'hôtel Saint-Paul, résidence ordinaire des rois de France. Il fut inhumé aux Célestins, où son corps resta jusqu'à la Révolution. Ses cendres furent alors jetées au vent comme celles de tant d'autres. Son tombeau, d'abord transporté au musée des Monuments français des Petits-Augustins, a été déposé, sous la Restauration, dans les caveaux des sépultures royales de Saint-Denis où il est actuellement conservé. L'inscription en est ainsi conçue : *Cy gist très noble et excellent prince Léon de Lusignan (pour Lusignan) quint (2) roy latin du royaume d'Arménie, qui rendit l'âme à Dieu à Paris le vingtième jour de novembre, l'an de grâce mil trois cent quatre-vingts et neuf.*

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Certaines listes royales de donnent à Léon VI que le chiffre V parce que Léon II, que les Arméniens appellent le grand, est le premier Arménien de la Petite Arménie qui ait pris le titre de roi.

(1) Voir le Journal des Débats du 5 novembre 1895.